

Adalbert Stifter, une dramaturgie sans drame ou le sens du tragique

Pour illustrer ce titre programmatique, j'ai choisi de ne traiter que du récit intitulé Dans La Forêt de Bavière, un des derniers textes d'Adalbert Stifter, un texte sur pas grand chose et cependant charmant. Le narrateur part pour se reposer dans un endroit qu'il connaît bien, quittant sa femme il éprouve l'étrange pressentiment «qu'elle pourrait tomber malade». Il décrit les lieux où il va séjourner à la manière d'un guide touristique. Il regagne Linz début juillet retrouve sa femme en parfaite santé. Il repart pour les mêmes lieux, invite sa femme à le rejoindre, elle le quitte tandis qu'il reste pour laisser «les vertus tonifiantes de la forêt agir... » A alors sans trouble jouissant pouvoir de la forêt, une lettre le prévient que sa femme est malade. On lui demande de ne pas venir pour ne pas l'effrayer. Il en est assez bouleversé, dort mal, se fait du souci. Sa femme est guérie, le médecin l'autorise à venir sous quelques jours, «c'était un jeudi», il attend donc et «dans la nuit de dimanche à lundi un vent se leva qui allait, au matin forcer jusqu'à la tempête.» C'est à ce moment que le texte monte en intensité dramatique.

L'apparente niaiserie des récits d'Adalbert Stifter, une prose tempérée Certains peu sensibles à la poétique de Stifter et s'accrochant à l'histoire, peuvent très bien avoir l'impression qu'on y baigne dans le Biedermeier comme on s'y entourait de petits bibelots kitsch plutôt que précieux qui font du bien à l'âme et lui offre le confort d'une sentimentalité sans risque. Les récits en effet paraissent bien pauvres, plein de candeur, sans drame véritable ni tourment. Leur succès suscité par un angélisme bon enfant serait, soit niaiserie dissimulant une pensée conservatrice, soit obscurantisme naïf. Cependant Nietzsche, beaucoup d'autres écrivains et même Thomas Bernhard débutant, ont cru trouver en Stifter un maître de la prose.

La prose de Stifter essentiellement de description se distribue pour le dire rapidement entre la beauté et l'efficacité. Cependant la beauté des

descriptions ne tient pas à la valeur des ornements, aux tournures stylistiques complexes, en bref à un phrasé recherché mais à la précision. Une précision du relevé détaillé et de l'élargissement à la sensation où le langage prosaïque employé glisse à des constructions plus subtiles qui suffisent à faire «chanter la prose» comme ce parallélisme: « les innombrables petites bêtes s'agitent et déambulent, et quand celles de la terre divertissent par leurs aspects et leurs manières, celles des hauteurs réjouissent par leurs voix.». Sur le plan esthétique, c'est simple et c'est efficace. Qualifier la prose de Stifter de romantisme désuet serait une erreur car elle appartient davantage au réalisme ce qui se remarque particulièrement dans le récit des actions à la prose utile et sans contorsion de langage: «Après le déjeuner nous laissâmes la grand-route et par une voie secondaire nous engageâmes plus à l'est vers notre destination, que nous atteignîmes dans la soirée». Par ailleurs c'est sa précision qu'il faut souligner et, Dans la Forêt de Bavière particulièrement, puisque toute une partie est constituée d'une description des lieux à la manière d'un guide touristique. L'auteur s'adresse ainsi au voyageur éventuel et ancre son récit dans un territoire qui n'est dès lors pas du tout un décor mais l'endroit même où a lieu ce qui est narré. C'est ainsi que ce récit s'écrit sous le mode du témoignage.

Ces lieux cependant ne sont pas uniquement des endroits qui existent, ils sont l'expression d'une atmosphère singulière: le monde s'y offre sans excès. Rien de grandiose dans la «nature» proposée par le narrateur mais un charme qui éveille à certaines valeurs.

Se promener, wandern, fait partie de la culture des Alpes, le Wanderer en est une des figures. Les montagnes exaltent par leurs beautés, invitent à parcourir les paysages, livrent des reliefs où l'empreinte humaine est discrète car leur puissance dépasse toute installation, elles submergent donc, envahissent, répandent ainsi l'idée, le ravissement, qu'il y aurait un monde naturel dégagé des nuisances où l'air pur répandrait sur les plantes,

les animaux, les rocs une beauté profonde pour l'âme subjuguée par ses flux telluriques qui viennent caresser sa soif de grandeur. Ainsi s'élève la joie de Rousseau qui enthousiaste participe et se met à jeter des pierres dans l'abîme.

Dans notre récit lorsque se déclenchent les furies d'une tempête de neige, on verra que la réaction est tout autre. Auparavant, le narrateur avec l'âme d'un promeneur sensible va dans un endroit familier qu'il décrit précisément. C'est un domaine pacifié par les excursions, les aménagements et l'habitude dont il a le goût. Un goût qui pourrait être comme celui du pittoresque. Cependant le narrateur ne propose pas à la vue une nature grandiose, «La vue n'est certes pas aussi saisissante que celle d'une contrée alpestre sublime mais elle embrasse l'âme d'autant plus durablement qu'elle le fait avec plus de douceur». La forêt s'offre ainsi empreinte de quiétude: «On dirait que le monde est emplie de quiétude et de splendeur (...) On peut ainsi marcher des heures durant; si d'abord la forêt charge de son poids sacré les âmes peu prévenues, qui se cabrent et tressaillent, elle leur accorde bientôt son intimité et pour finir se découvre aussi douce que le paysage qui l'entoure, avec plus de majesté toutefois. (...) La dignité de la forêt appelle le regard et c'est en premier lieu de cette dignité que la contrée, dont la grâce aurait peut-être son équivalent ailleurs, tire sa grandeur.». Dans ces quelques extraits, la douceur, la quiétude, l'intimité sont accompagnés de: durée, splendeur, majesté, dignité, grandeur; ainsi le pittoresque, toujours plus ou moins théâtral et susceptible d'être sur-joué, fait place à un paysage apaisé au gré des promenades, et non des ascensions, et suscite la naissance d'une élévation respectueuse et admirative. Ainsi la tempérance y fait naître une sorte de «mystique sauvage» (Michel Hulin, 1993), un «sentiment océanique»(Romain, Roland, 1927). Ce n'est pas «... un poème lyrique plein de feu» mais «... un poème épique tempéré.» ainsi qu'il est écrit. La grandeur habite alors l'intimité, ce qui n'est pas sans étrangeté et ressemble à la grâce. C'est ce qui dans la

prose de Stifter produit le saut qualitatif, l'émergence du sublime au milieu des douceurs où l'on entend, par moins d'exaltation, d'avantage de profondeur, où l'existence sans révolution se remplit de l'énigme magnifique de ce qui se présente naturellement au promeneur. Car en effet, le narrateur ne se laisse pas emporter dans le Grand Tout, dans la dépossession ou la béatitude d'une révélation mais s'en distancie quoique l'événement qui va suivre soit grandiose et puisse susciter cet abandon.

Un événement grandiose ...pour le moins, une tempête formidable!

Quelques éléments dramatiques préparent la tempête. Ainsi, le narrateur, comme on l'a dit, se retirant au début craint sans raison donnée pour sa femme. Cependant, au deuxième séjour, elle tombe alors malade, le médecin conseille d'attendre, le narrateur se ronge d'inquiétude mais peu après elle guérit; c'est alors qu'éclate la tempête de neige. « la chose eût-elle été romancée, on l'aurait accusée d'être trop bien arrangée.» «toute cette histoire est vraie et je vais en faire le récit fidèle». Rouerie d'écrivain et/ou récit fidèle ...

Quoi qu'il en soit on découvre ainsi une construction en crescendo jusqu'à l'éclatement de la tempête: « A compter de là je fus plongé au coeur d'un événement engendré par la nature (...) «C'était un mélange impénétrable de gris et de blanc, de lumière et de ténèbres, de jour et de nuit qui se déplaçait continûment en grouillant qui dévorait tout, paraissait infiniment grand, et tirait de son sein tantôt des rayures blanches tantôt des écrans immaculés, ou encore des ballons et autres figures, de sorte que l'on ne discernait, même à proximité immédiate, ni les contours ni le moindre trait de quelque objet que ce fût.» On notera l'originalité descriptive, ballons, rayures, tandis que le narrateur se trouve à l'intérieur de la tempête: «C'était une vision teinté d'épouvante et de sublime grandeur. Sa solennité s'était emparée de moi, et je ne pouvais plus m'éloigner de la fenêtre.» La puissance s'efface devant la grandeur sublime qui induit la solennité comme la dignité, la majesté effaçaient le pittoresque de la forêt. Il y paraît une

sorte de respect, de distanciation voire de modestie. La narration d'ailleurs se poursuit par l'évocation des actions organisées pour sortir de la situation, toutes inutiles. Ce n'est pas une chute de neige ordinaire « ... ces scintillements, ces sautilllements, ces tournoiements duraiient, duraiient et duraiient toujours tandis que lentement passaiient les heures. Si l'on s'éloignait de la fenêtre, on voyait encore le dehors en pensée, et l'on préférait s'y réinstaller.» Le narrateur lutte, commandant, traîneaux et gens pour se dégager, craint une rechute pour sa femme... . « Et finalement on ne savait plus si ce qu'on avait vu n'était pas pire encore.» Après quelques péripéties, charriots rafistolés, traîneaux qui manquent, il sort de ce qu'il nomme l'envoûtement, envoûtement attribué même aux chevaux qui trottent allègrement en le menant chez lui où sa femme est guérie et lui aussi. Cependant il subit «un ébranlement nerveux mais considère bientôt le phénomène comme passager, «l'agitation nerveuse céda» et finalement l'image «qui s'était longuement déposée en moi» reprend se place « dans toute sa noblesse». Le récit se termine en relatant ce qu'en ont dit les journaux et ce qu'il advint en regagnant chez lui du dernier homme qui l'aida. Le récit témoignage se boucle ainsi classiquement mais que s'est-il passé? Et à quoi bon un tel récit?

Il semble parfois que le tragique soit parti puisqu'il est difficile d'entrevoir un destin dans ce qui advient; on n'y trouve que hasard, chance ou malchance de ce qui s'est présenté et jamais faute à payer, grâce à subir, tourments éternels ou joie indescriptible.

Le roman, dans sa modernité, se heurte ainsi à l'impossibilité de raconter des événements qui entraînent des conséquences car rien ne semble devoir conduire à quelque chose comme un dénouement puisqu'il n'y a pas de noeud. En conséquence comme dans certaines musiques polyphoniques ou contemporaines, on assiste à une stagnation du récit qui dès lors doit trouver les moyens d'entraîner encore sans nécessités formelles et existentielles propres à justifier l'intérêt du récit. Stifter en plaçant ce récit

sous le mode du témoignage doit cependant intéresser. Ainsi de la relation réaliste: nous avons vécu une tempête de neige extraordinaire, à la dramaturgie, ma femme était très malade, le récit tente noeud et dénouement. Mais il s'éteint dans les retrouvailles paisibles. Ce qui peut paraître comme un retrait frileux devant la grandeur du monde.

Mais en arrière fond se dessine plusieurs fois l'ombre évanescence de la mort. C'est dans le luxe des descriptions réalistes, dans leur poésie et leur distribution que se révèle l'horizon pratique dans lequel se débat l'existence humaine sans s'éloigner jamais du monde magnifique dont elle reste inexorablement séparée. Ainsi s'accroche-t-elle au sentiment, au pragmatique, son horizon, tandis que le frôlent les dimensions inatteignables, la grandeur, majesté, dignité du monde extra humain de la nature, du cosmos, dimensions qu'elle ne peut rejoindre et dont elle appréhende toute la dimension surhumaine sans s'y laisser dissoudre cependant. C'est dans cette séparation qui ne peut être comblée que réside la présence au monde des récits de Stifter, une position tragique à la dimension précise de l'existence humaine et non dans l'idéal ou la transcendance d'un outre-monde.